SIMENON

JEUMONT,
51 minutes d'arrêt !

KODAK

294

TAZ

GEORGES SIMENON

Jeumont,
51 minutes d'arrêt !
Maigret XX

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

Gallimard

Jeumont, 51 minutes d'arrêt est une nouvelle de Georges Simenon publié en 1944 dans le recueil *Les Nouvelles Enquêtes de Maigret*. Elle a été écrite à Neuilly-sur-Seine en octobre 1936.

Couverture inédite réalisée sur base d'une photo de la gare de Jeumont (en 1920).

À travers un sommeil épais, Maigret entendit vaguement une sonnerie, mais il ne se rendit pas compte qu'on téléphonait, que sa femme se penchait par-dessus lui pour répondre :

— C'est Popaul ! déclara-t-elle après avoir secoué son mari. Il veut te parler…

— Toi, Popaul ? grommela Maigret, à moitié réveillé.

— C'est vous, Tonton ? disait-on à l'autre bout du fil.

Il était trois heures du matin. Le lit était chaud, les vitres couvertes de fleurs de glace, car dehors il gelait, il gelait davantage encore là-haut, à Jeumont, d'où Popaul téléphonait.

— Qu'est-ce que tu racontes ?… Attends !… Je prends les noms… Otto… Oui, épelle, c'est plus sûr…

Mme Maigret épiait son mari en se demandant une seule chose : s'il devrait se lever ou non. Et, bien entendu, il se leva, bougon, en expliquant :

— Il s'est passé une histoire pas catholique, là-bas, à Jeumont, et Popaul a pris sur lui de retenir tout un wagon…

Popaul, c'était Paul Vinchon, le neveu de Maigret, inspecteur à la frontière belge.

— Où vas-tu ?

— D'abord au Quai, pour prendre certains renseignements. Puis, peut-être sauterai-je dans le premier train…

* * *

C'est toujours avec le 106 qu'il arrive des histoires, un train qui quitte Berlin à onze heures du matin avec un ou deux wagons de Varsovie, qui passe à Liège à 23 h 44, à l'heure où la gare est vide (on n'attend que son départ pour fermer) et qui enfin arrive à Erquelines à 1 h 57.

Cette nuit-là, les marchepieds des wagons étaient blancs de givre et glissants. À Erquelines, les douaniers belges, qui n'ont pour ainsi dire rien à faire à la sortie, passèrent dans les couloirs, ouvrirent quelques compartiments au hasard et se hâtèrent d'aller se regrouper autour du poêle.

À 2 h 14 déjà, le train s'ébranlait pour franchir la frontière et atteindre Jeumont à 2 h 17.

— Jeumont, 51 minutes d'arrêt !... criait un employé en courant sur le quai avec sa lanterne.

Dans la plupart des compartiments, les voyageurs dormaient encore et les lampes étaient en veilleuse, les rideaux tirés devant les vitres.

— Les voyageurs de deuxième et de troisième classe descendent pour la douane ! cria-t-on le long du convoi.

Et l'inspecteur Paul Vinchon, rien qu'au nombre de rideaux tirés, aux lampes qui s'allumaient, fronçait les sourcils, s'approchait du chef de train.

— Pourquoi avez-vous tant de voyageurs de première, aujourd'hui ?

— À cause d'un congrès international de dentistes qui s'ouvre demain à Paris. Nous en avons au moins vingt-cinq, en plus des voyageurs normaux...

Vinchon monta dans le wagon de tête, ouvrit les portières les unes après les autres en grommelant d'une voix machinale :

— Préparez vos passeports, s'il vous plaît !

Quand les gens n'étaient pas éveillés, quand la lampe restait en veilleuse, il allumait et on voyait surgir de l'ombre des visages bouffis de mauvais sommeil.

— Préparez vos passeports, s'il vous plaît...

Cinq minutes plus tard, il repassait, croisait les douaniers qui visitaient les compartiments de première classe, faisant sortir tout le monde dans le couloir, sondant les banquettes, fouillant les moindres recoins.

— Passeports, cartes d'identité...

Il était dans un wagon allemand aux banquettes de velours rouge. D'habitude ces compartiments ne comportaient que quatre voyageurs, mais, à cause des dentistes qui avaient envahi le 106, ils étaient six.

Popaul eut un coup d'œil admiratif pour la jolie femme qui se trouvait dans le coin gauche, près du couloir, et qui avait un passeport autrichien. Les autres, il les regarda à peine, jusqu'au moment où il arriva au fond du compartiment où un homme, couvert d'une épaisse couverture, n'avait pas bougé.

— Passeport ! répéta-t-il en lui touchant l'épaule.

Les autres voyageurs commençaient à ouvrir les valises pour la douane qui arrivait. Vinchon secoua davantage son dormeur, le vit glisser sur le côté et, un instant plus tard, il constatait que l'homme était mort.

Ce fut une scène chaotique. Le compartiment était trop étroit pour tout le monde et, quand on apporta une civière, on eut de la peine à y placer le corps particulièrement lourd.

— Portez-le à l'infirmerie ! ordonna Vinchon qui, un peu plus tard, découvrait un médecin allemand dans le train.

En même temps, il faisait surveiller à tout hasard le compartiment par un douanier. La jeune Autrichienne fut seule à vouloir descendre pour prendre l'air, mais on l'en empêcha et elle haussa les épaules d'un air méprisant.

— Vous pouvez me dire de quoi il est mort ?

Le médecin paraissait intrigué, et il finit, aidé par Vinchon, par déshabiller le mort. Même alors, on ne vit pas tout de suite trace de blessure, et ce n'est qu'après un bon moment que l'Allemand montra, sous le sein gras du voyageur, une trace à peine visible.

— On lui a enfoncé une aiguille dans le cœur… déclara-t-il.

Le train avait encore douze ou treize minutes à rester en gare. Le commissaire spécial était absent. Vinchon, fébrile, dut prendre une décision au pied levé, courut vers le chef de gare, demanda que le wagon fût détaché du train.

Les gens ne savaient pas au juste ce qui se passait. Ceux des compartiments voisins protestèrent quand on leur annonça que le wagon restait à Jeumont et qu'ils devaient trouver place ailleurs. Ceux qui avaient voyagé avec le mort protestèrent davantage encore quand Vinchon leur déclara qu'il était obligé de les retenir jusqu'au lendemain.

Pourtant, il n'y avait rien d'autre à faire, étant donné qu'il y avait un assassin parmi eux ! N'empêche que Vinchon, le train une fois parti avec un wagon et six voyageurs en moins, commença à se sentir les jambes molles et appela son oncle au téléphone.

* * *

À quatre heures moins le quart du matin, Maigret était au Quai des Orfèvres, où quelques lampes seulement étaient allumées et où il demandait à un inspecteur de garde de lui préparer du café. À quatre heures déjà, tandis que son bureau s'emplissait de fumée de pipe, il avait Berlin au bout du fil, et il dictait à un collègue de là-bas les noms et les adresses que son neveu lui avait donnés.

Après, il demanda Vienne, puisqu'une des occupantes du compartiment venait de cette ville, puis rédigea un télégramme pour Varsovie, car il y avait également une dame Irvitch, de Vilna.

Pendant ce temps, dans le bureau du commissaire spécial de la gare, à Jeumont, Paul Vinchon tenait tête à ses cinq victimes qui réagissaient différemment selon leur tempérament. Du moins y avait-il un bon feu, un de ces gros poêles de gare qui engloutissent des seaux et des seaux de charbon. Vinchon avait fait venir des fauteuils des bureaux voisins, et c'étaient aussi de braves meubles administratifs, en bois noir, aux pieds tournés, au velours passé.

— Je vous promets de faire toute diligence, mais la situation est telle que je suis obligé de vous garder tous à vue…

Il n'avait pas une minute à perdre s'il voulait établir pour le matin un rapport à peu près convenable. Les passeports étaient sur son bureau. Le corps d'Otto Braun (la victime s'appelait ainsi, comme l'indiquait le passeport trouvé dans sa poche) était resté à l'infirmerie.

— Je puis, si vous le désirez, vous faire servir des boissons chaudes… Mais il faut vous décider vite, car le buffet va fermer…

À quatre heures dix, déjà, Vinchon était dérangé par une sonnerie téléphonique.

— Allô… Aulnoye ?… Qu'est-ce que vous dites ?… Bien sûr !… Il y a probablement un rapport, oui… Eh bien, envoyez-le-moi par le premier train… Les documents aussi, évidemment…

Il préféra passer dans un bureau voisin pour téléphoner à Maigret sans être entendu.

— C'est vous, Tonton ?… Autre chose, à présent !… Il y a quelques minutes, comme le train s'arrêtait en gare d'Aulnoye,

on a surpris un homme qui sortait de dessous un wagon… Il y a eu une poursuite assez mouvementée et on a fini par mettre la main dessus… Il était porteur d'un paquet enveloppé de toile cirée qui contenait des titres internationaux, surtout des pétrolifères, pour une valeur considérable… L'homme a déclaré se nommer Jef Bebelmans, né à Anvers, et exercer la profession d'acrobate… Oui !… On me l'amène par le premier train… Vous serez ici par le premier train aussi ?… Non ?… À dix heures vingt ?… Merci, Tonton…

Et il alla retrouver ses zèbres, comme il disait. Quand le jour se leva, on eut l'impression qu'il faisait encore plus froid que la veille tant la lumière était une lumière glacée. Des voyageurs arrivaient pour prendre un train de banlieue et Vinchon, sourd aux protestations de ses clients, qui finissaient par être abrutis de fatigue, travaillait toujours.

* * *

Il n'y eut pas de temps perdu. Il ne devait pas y en avoir, car c'était le genre d'affaires à amener des complications diplomatiques. On ne pouvait retenir davantage cinq voyageurs de nationalités diverses, ayant leurs papiers en règle, uniquement parce qu'un homme avait été tué dans leur compartiment…

Maigret arriva à dix heures vingt, comme il l'avait annoncé. À onze heures, sur une voie de garage où le wagon avait été conduit, la reconstitution avait lieu. C'était un peu fantomatique, à cause de la grisaille, du froid, de la fatigue générale. Deux fois, on devait entendre un rire nerveux qui prouvait qu'une des voyageuses avait abusé des grogs pour se réchauffer.

— Avant tout, le mort à sa place ! fit Maigret. Je suppose que les rideaux, devant la vitre extérieure, étaient baissés ?

— On n'a touché à rien… affirma son neveu.

Certes, il aurait mieux valu attendre la nuit, voire l'heure exacte où l'événement s'était produit. Mais puisque c'était impossible…

Otto Braun, d'après son passeport, était un homme de cinquante-huit ans, né à Brême, ancien banquier à Stuttgart. Vêtu soigneusement, c'était bien l'impression qu'il donnait. Un gros homme confortable, au crâne rasé, au type israélite assez prononcé.

Les renseignements qui venaient d'arriver de Berlin disaient à son sujet :

... A dû cesser son activité financière après la révolution nationale-socialiste, mais a donné des gages de fidélité au gouvernement, et n'a jamais été inquiété... Passait pour très riche... A fait don d'un million de marks à la caisse du parti...

Dans une des poches du mort, Maigret trouva une note d'hôtel, du *Kaiserhof*, à Berlin, où Otto Braun était resté trois jours, venant de Stuttgart.

À ce moment, les cinq voyageurs étaient debout dans le couloir, à suivre d'un œil morne ou furieux les allées et venues du commissaire. Celui-ci, désignant le filet au-dessus de Braun, questionna :

— Ces bagages sont à lui ?

— Ils sont à moi ! fit la voix pointue de Lena Leinbach, l'Autrichienne.

— Voulez-vous vous installer à la place que vous occupiez cette nuit ?

Elle le fit de mauvaise grâce, et ses gestes saccadés trahissaient un commencement d'ivresse. Elle portait un somptueux manteau de vison, une toilette extrêmement élégante et des bijoux à tous les doigts.

Vienne télégraphiait à son sujet :

...Demi-mondaine très cotée, qui a eu de nombreuses aventures dans les capitales du centre de l'Europe, mais dont la police n'a jamais eu à s'occuper... A été longtemps la maîtresse d'un prince allemand...

— Qui de vous tous a pris place dans le compartiment à Berlin ? demanda Maigret en se tournant vers les autres.

— Vous permettez ? fit quelqu'un en excellent français.

Et c'était un Français, en effet, Adolphe Bonvoisin, de Lille.

— Je puis d'autant mieux vous renseigner que j'étais déjà dans le wagon depuis Varsovie… Nous étions deux… Moi, j'arrive de Lwow, car je suis représentant en filatures et ma maison a une filiale en Pologne… À Varsovie, madame est montée en même temps que moi…

Il désignait une dame d'un certain âge, une Juive comme Otto Braun, grasse et brune, aux jambes enflées, vêtue d'un manteau d'astrakan.

— Mme Irvitch, de Vilna.

Comme elle ne parlait pas le français, on s'expliqua en allemand. Mme Irvitch, femme d'un gros marchand de fourrure, venait à Paris pour consulter un spécialiste et protestait contre…

— Asseyez-vous à la place que vous occupiez !

Il en restait deux, deux hommes.

— Votre nom ? fit Maigret au premier, qui était grand, maigre, très racé, et qui faisait penser à un officier.

— Thomas Hauke, de Hambourg…

Sur lui, Berlin était plus prolixe :

…Condamné en 1924 à deux ans de prison pour trafic de bijoux volés… étroitement surveillé depuis… Fréquentait les lieux de plaisir des diverses capitales européennes. Soupçonné de se livrer au commerce clandestin de la cocaïne et de la morphine…

Le dernier enfin, un homme de trente-cinq ans, à lunettes, crâne rasé, traits rigides.

— Docteur Gellhorn, de Cologne… annonça-t-il.

Il y eut un quiproquo ridicule. Maigret lui demanda pourquoi, quand on avait découvert son compagnon inerte, il ne s'en était pas occupé.

— Parce que je ne suis pas docteur en médecine, mais en archéologie…

Le compartiment, maintenant, tout comme la nuit précédente, était occupé de la sorte :

Otto Braun	Ad. Bonvoisin	Mme Irvitch
Thomas Hauke	Dr Gellhorn	Lena Leinbach

Bien entendu, hormis Otto Braun, incapable désormais de témoigner, chacun niait être l'assassin. Chacun aussi affirmait qu'il ne savait rien.

D'autre part, Maigret avait passé un quart d'heure avec Jef Bebelmans, l'acrobate anversois qui avait surgi de sous un wagon à Aulnoye et qui transportait pour deux ou trois millions de titres au porteur.

D'abord, Bebelmans, mis en présence du cadavre, n'avait pas tressailli et s'était contenté de questionner :

— Qui est-ce ?

Ensuite, il avait été trouvé porteur d'un billet de troisième classe Berlin-Paris, ce qui ne l'avait pas empêché de voyager à certain moment accroché aux boggies, sans doute pour éviter la découverte de ses titres à la frontière.

Mais Bebelmans n'était pas bavard. C'était un rigolo qui se contentait de déclarer :

— C'est votre métier de poser des questions. Seulement, moi, je n'ai justement rien à dire…

Les renseignements sur lui n'étaient pas fameux : ancien acrobate, il avait été ensuite garçon de café dans les boîtes de nuit, à Bruxelles, puis à Berlin.

* * *

— Donc, commença Maigret qui fumait à courtes bouffées malgré la présence des deux femmes, vous, Bonvoisin, et Mme Irvitch, étiez déjà dans le train à Varsovie. Qui est monté à Berlin ?

— Madame d'abord… affirma Bonvoisin en désignant Lena Leinbach.

— Vos bagages, madame ?

Elle montra le filet au-dessus du mort, où se trouvaient trois luxueuses valises en crocodile recouvertes d'une housse beige.

— Vous avez donc mis vos bagages à cette place et vous vous êtes assise dans l'autre coin… Le coin diagonalement opposé…

— Le mort… je veux dire ce monsieur, est monté ensuite… fit Bonvoisin qui ne demandait qu'à parler.

— Sans bagages ?

— Il avait juste un plaid avec lui…

Conciliabule entre Maigret et son neveu. Nouvel inventaire du portefeuille du mort dans lequel on trouva un bulletin de gros bagages. Comme ceux-ci étaient arrivés à Paris, Maigret fit téléphoner afin que ces bagages fussent ouverts de toute urgence.

— Bon ! Maintenant… (il désigna Hauke)… ce monsieur ?

— Est monté à Cologne…

— C'est exact, monsieur Hauke ?

— C'est-à-dire qu'à Cologne j'ai changé de compartiment… J'étais dans un compartiment de non-fumeurs…

Le docteur Gellhorn, lui aussi, était monté à Cologne, où il habitait. Pendant que Maigret, les mains dans les poches, posait des questions, grommelait pour lui seul, observait ses gens les uns après les autres, Paul Vinchon, comme un bon secrétaire, prenait des notes à la volée. C'est dans ces notes qu'on peut lire :

Bonvoisin : – Jusqu'à la frontière allemande, personne ne paraissait se connaître, sauf Mme Irvitch et moi… Après la douane, chacun s'est installé tant bien que mal pour dormir et on a mis la lampe en veilleuse… À Liège, j'ai vu madame devant moi (Lena Leinbach) *qui voulait passer dans le couloir. Aussitôt le monsieur de l'autre coin* (Otto Braun) *s'est levé et lui a demandé en allemand où elle allait.*

« – Je veux prendre l'air un instant, dit-elle.

« Et je suis sûr qu'il lui a répondu :

« – Reste ! »

Plus loin, Bonvoisin disait encore :

— À Namur, elle a de nouveau voulu descendre, mais Otto Braun, qui paraissait dormir, a fait un mouvement et elle est restée. À Charleroi, il y a encore eu une conversation entre eux, mais je commençais à dormir et je n'en ai qu'un souvenir vague…

Donc, à Charleroi, Otto Braun vivait toujours ! Vivait-il encore à Erquelines ? On ne pouvait pas le savoir. Le douanier s'était contenté d'entrouvrir la porte et, voyant tout le monde dormir, il n'avait pas insisté.

Donc, fatalement, entre Charleroi et Jeumont, soit dans l'espace d'une heure et demie environ, un des voyageurs avait dû se lever, s'approcher d'Otto Braun et lui enfoncer une aiguille dans le cœur.

Seul Bonvoisin n'avait pas besoin de se lever. Il lui suffisait de faire un mouvement vers la droite pour atteindre l'Allemand. Après lui, Hauke était le mieux placé, vis-à-vis de la victime, puis venait le docteur Gellhorn et enfin les deux femmes.

Maigret, malgré la température, avait des gouttes de sueur au front. Lena Leinbach le regardait rageusement tandis que Mme Irvitch se plaignait de ses rhumatismes et se consolait en parlant polonais à Bonvoisin.

Thomas Hauke était le plus digne, le plus distant, tandis que Gellhorn prétendait qu'on lui faisait rater un rendez-vous important au musée du Louvre.

On trouve encore dans les notes de Vinchon :

Maigret, à Lena : – Où habitiez-vous à Berlin ?

Lena : – Je n'y étais que depuis huit jours. J'étais descendue, comme d'habitude, au Kaiserhof…

M. : – Vous connaissiez Otto Braun ?

L. L. : – Non ! Il m'est peut-être arrivé de le rencontrer dans le hall ou dans l'ascenseur…

M. : – Pourquoi, après la frontière allemande, s'est-il mis à vous parler comme s'il vous connaissait ?

L. L. (avec ironie) : – Peut-être parce que nous étions à l'étranger et qu'il s'enhardissait… En Allemagne, un israélite n'a pas le droit de faire la cour à une aryenne…

M. : – Et c'est pour cela qu'il vous a défendu de descendre à Liège et à Namur ?

L. L. : – Il m'a seulement dit que j'allais prendre froid…

L'interrogatoire n'était pas terminé qu'on téléphonait de Paris. Les malles d'Otto Braun contenaient une grande quantité de vêtements (il y avait huit malles), du linge et des objets personnels en telle quantité qu'on pouvait supposer que l'ancien banquier était parti pour longtemps, sinon pour toujours.

Mais pas d'argent ! Dans le portefeuille quatre cents marks seulement ! Quant aux autres voyageurs, ils avaient sur eux :

Lena Leinbach : 500 francs français, 50 marks, 300 couronnes.

Docteur Gellhorn : 800 marks.

Thomas Hauke : 40 marks et 20 francs français.

Mme Irvitch : 30 marks, 100 francs et lettre de crédit sur une banque polonaise à Paris.

Bonvoisin : 12 zlotys, 10 marks, 5000 francs français.

Restaient à fouiller les bagages à main qui se trouvaient dans le compartiment. Le sac de toilette de Hauke ne contenait qu'un complet de rechange, un smoking et du linge. Chez Bonvoisin, il y avait deux jeux de cartes en fraude. Mais la vraie découverte, ce fut celle, dans les valises de Lena Leinbach, sous les flacons de toilette en cristal et or, sous le linge fin et les robes, de doubles fonds parfaitement agencés.

Seulement, ces cachettes étaient vides ! Aux questions qu'on lui posait, Lena Leinbach se contentait de répondre :

— J'ai racheté ces valises à une dame qui faisait de la contrebande. C'était une excellente occasion… Moi, je ne m'en suis jamais servie…

Qui avait tué Otto Braun, dans la demi-obscurité bleuâtre du compartiment, entre Charleroi et Jeumont ?

Paris commençait à s'inquiéter. On demandait Maigret à l'appareil. L'affaire allait faire du bruit et entraîner des complications. Les numéros des titres trouvés sur Jef Bebelmans avaient été transmis aux principales banques et ils n'étaient pas frappés d'opposition.

Il était onze heures quand on avait commencé cette sorte de reconstitution pénible dans le wagon. À deux heures seulement on en sortit, et encore, parce que Mme Irvitch s'était évanouie après avoir affirmé en polonais qu'elle ne pouvait pas supporter plus longtemps l'odeur de cadavre.

Paul Vinchon était pâle, car il lui semblait que son oncle n'avait pas son sang-froid habituel, ou plus exactement qu'il flottait.

— Ça ne va pas, Tonton ? lui demanda-t-il à voix basse, comme ils traversaient les voies.

— Je voudrais bien retrouver l'aiguille ! se contenta de soupirer Maigret. Garde-les tous encore une heure.

— Mme Irvitch est malade !

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, moi ?

— Le docteur Gellhorn prétend…

— Laisse-le prétendre ! trancha sèchement le commissaire.

Et il alla déjeuner, tout seul, au buffet de la gare.

* * *

— Tais-toi, je te dis ! grondait Maigret, une heure plus tard, tandis que son neveu ne savait quelle contenance prendre. Tu n'es bon qu'à m'attirer des ennuis… Je vais te dire ce que j'ai à te dire… Après, je te préviens, tu n'auras qu'à t'en tirer tout seul et, si tu ne t'en tires pas, ce n'est pas la peine de téléphoner au Tonton… Il en a assez, le Tonton…

Puis, changeant de ton :

— Voilà ! J'ai cherché la seule explication logique des faits. À toi d'en faire la preuve ou d'obtenir des aveux. Essaie de me suivre :

« 1° Otto Braun, riche comme il l'est, n'est pas venu en France avec huit malles et je ne sais combien de complets et avec, d'autre part, tout juste quatre cents marks…

« 2° Ce n'est pas sans raison que, durant le voyage en Allemagne, il a feint de ne pas connaître Lena Leinbach et que, la frontière belge passée, ils se sont tutoyés…

« 3° Il ne voulait la laisser descendre ni à Liège, ni à Namur, ni à Charleroi…

« 4° Elle mettait une obstination désespérée à essayer de descendre malgré tout…

« 5° Un certain Jef Bebelmans, venant de Berlin et n'ayant jamais vu Braun (il aurait au moins tressailli devant son cadavre !), a été trouvé porteur de deux ou trois millions de titres… »

Et Maigret gronda, toujours furieux :

— J'explique ! Otto Braun, en sa qualité d'israélite, préférerait voir sa fortune, ou une partie de celle-ci, hors de l'Allemagne.

« Sachant que ses bagages seront minutieusement visités, il s'abouche, à Berlin, avec une demi-mondaine et lui fait faire des valises à double fond qui seront d'autant moins examinées qu'elles seront pleines d'objets féminins.

« Seulement, Lena Leinbach, comme toute demi-mondaine qui se respecte, a un amant de cœur, Thomas Hauke. Thomas Hauke, qui est un spécialiste, s'arrange, à Berlin, et probablement au *Kaiserhof* même, pour subtiliser les titres cachés dans le double fond et ce, d'accord avec Lena.

« Celle-ci s'embarque la première et met les valises à la place que Braun, soupçonneux malgré tout, lui a désignée… Elle-même s'installe dans le coin opposé, car ils ne doivent pas se connaître…

« À Cologne, Hauke, pour surveiller la partie, vient prendre place dans le compartiment tandis qu'un comparse, probablement professionnel de la cambriole, Jef Bebelmans, voyage en troisième classe avec les titres et, à chaque frontière, est chargé d'aller faire un tour sous les wagons…

« Une fois la frontière passée, Otto Braun, évidemment, ne risque plus rien. Il pourrait, d'un instant à l'autre, avoir l'idée d'ouvrir les valises de sa compagne pour y reprendre ses titres… C'est pourquoi Lena Leinbach, à Liège d'abord, à Namur ensuite, puis à Charleroi, essaie de descendre du train et de filer à l'anglaise…

« Est-il méfiant ? Soupçonne-t-il quelque chose ? Est-il simplement amoureux ? Toujours est-il qu'il la surveille et qu'elle commence à s'affoler car, à Paris, il s'apercevra fatalement du vol…

« Peut-être même s'en apercevra-t-il à la frontière française où, n'ayant aucune raison de cacher les titres, il voudra soulever le double fond. Thomas Hauke, lui aussi, se rend compte de la situation… »

— Et c'est lui qui tue Braun ? questionna Vinchon.

— Je suis persuadé que non. Si Hauke s'était levé pour cela, l'un ou l'autre de ses compagnons l'aurait vu. À mon avis, Braun a été tué alors que tu étais passé une première fois en annonçant :

« — Préparez vos passeports, s'il vous plaît…

« À ce moment, tout le monde se levait, dans l'obscurité, les yeux pleins de sommeil… Lena Leinbach seule avait une raison de se placer devant Braun, de se coller contre lui pour prendre ses bagages et je suis persuadé que c'est à ce moment… »

— Mais l'aiguille ?

— Cherche ! grogna Maigret. L'aiguille d'une broche suffit… Si cette femme n'était pas tombée sur un type comme toi, qui a tenu à faire déshabiller le cadavre, on aurait cru pendant des heures et des heures à une mort naturelle… C'est toi qui nous as valu tous ces ennuis… Maintenant, tire ton plan… Fais croire à Lena que Bebelmans a parlé, à Bebelmans que Hauke a mangé le morceau, tous les vieux trucs, quoi…

Et il alla boire un demi pendant que Vinchon faisait ce que son oncle lui avait dit. Les vieux trucs ont du bon puisqu'ils finirent par réussir. Ils réussirent surtout parce que Lena Leinbach avait une énorme flèche de brillants à son chapeau et que Popaul, comme disait Mme Maigret, la lui désigna en disant :

— Vous ne pouvez pas nier… Il y a du sang dessus…

Ce n'était pas vrai ! N'empêche qu'elle eut une crise de nerfs et qu'elle avoua.

FIN